



Article original

Marguerite Jubline (1754–1820) la femme qui libéra les aliénés de leurs chaînes

Marguerite Jubline (1754–1820): The woman who freed the mentally ill from their chains
Olivier Walusinski

Académie de Médecine, 20, rue de Chartres, 28160 Brou, France

ARTICLE INFO

Mots clés:

Philippe Pinel
Jean-Baptiste Pussin
Marguerite Jubline
Hospice de Bicêtre
Aliénés

Keywords:

Philippe Pinel
Jean-Baptiste Pussin
Marguerite Jubline
Hospice de Bicêtre
Insanes

RÉSUMÉ

Marguerite Jubline, presque oubliée par l'histoire de la psychiatrie, est l'épouse de Jean Baptiste Pussin, le surveillant des aliénés que Philippe Pinel trouve en fonction, lors de sa nomination à l'hospice de Bicêtre en 1793. Pinel ne manque pas, dans ses écrits, de rendre hommage aux méthodes douces de prises en charge des aliénés mises en œuvre par Pussin, base du bien connu « traitement moral ». Le présent article rappelle le rôle joué par Marguerite Jubline à Bicêtre à partir des maigres archives disponibles et des citations de textes de Pinel qui l'évoquent en situation soignante, faisant d'elle une pionnière des infirmières psychiatriques.

ABSTRACT

Marguerite Jubline, all but forgotten by the history of psychiatry, was the wife of Jean Baptiste Pussin, the supervisor of the mentally ill whom Philippe Pinel found already in that position when he was appointed to the Bicêtre asylum in 1793. In his writings, Pinel does not fail to pay tribute to the gentle methods of caring for the insane implemented by Pussin, which formed the basis of the well-known "moral treatment". This article highlights the role played by Marguerite Jubline at Bicêtre, drawing on the limited available archives and quotations from Pinel's texts that describe her in a caregiving role, establishing her as a pioneer of psychiatric nursing.

Le célèbre tableau de Tony Robert-Fleury (1837–1911) (Fig. 1) se prête à une métaphore quand on connaît l'année de sa présentation publique, 1876, cinquante ans après la mort de Philippe Pinel (1745–1826).

En effet, participant au mythe de Pinel libérant les aliénées de leurs chaînes, on peut voir dans cette toile, commandée par la jeune III^e République après la défaite de la guerre franco-prussienne, un parallèle entre la levée de l'entravement aux libertés, le bannissement de l'Empire et du cléricisme au profit de la liberté des hommes et des consciences [1]. Le personnage central de ce tableau, dont la robe blanche attire d'abord le regard, est une malade, à l'instant libérée de ses chaînes, retrouvant ainsi sa dignité de femme. Les personnages situés à sa droite l'observent, notamment sa proche voisine, Marguerite Jubline (1754–1820), l'épouse de Jean-Baptiste Pussin (1745–1811), « le gouverneur des insensés », reconnaissable à son tablier blanc. Si la place éminente qu'a tenue Pussin auprès de Pinel est maintenant reconnue, le rôle de sa femme à ses côtés mérite d'être mis en valeur.

Quand Pinel prend ses fonctions de médecin de l'infirmerie à Bicêtre le 11 septembre 1793, il y trouve Pussin, gouverneur de l'emploi Saint-

Prix, c'est-à-dire le surveillant qui garde les malades les plus violents et les plus agités. Pussin y a mis en œuvre, de façon empirique, ce qui se nommera plus tard « le traitement moral », d'abord en évitant la contention. Pinel formalise par écrit, en 1799, la pratique de Pussin : « une liberté sagement calculée, caractérise le maintien de l'ordre qui s'accorde avec des principes sévères de la philanthropie, et qui, en répandant quelques douceurs sur la malheureuse existence des aliénés fait souvent disparaître, en entier, les symptômes de la manie, et dans tous les cas, en diminue la violence. Ce fut surtout cet ordre que le surveillant actuel de l'hospice de Bicêtre chercha à établir en entrant en place : d'abord, réforme complète dans le service, proscription de tout traitement inhumain et défense les plus expresses de porter une main violente sur un aliéné, même par voie de représailles ; réclamation, plaintes réitérées, menaces, rien ne peut ébranler sa fermeté inflexible et à la moindre infraction de cette loi, on est éloigné pour toujours du service » [2]. Pinel reconnaît à Pussin mout qualités : « les principes les plus purs de philanthropie ; une assiduité infatigable dans sa surveillance, des connaissances acquises par une expérience réfléchie, une fermeté inébranlable, un courage raisonné et soutenu par des qualités physiques les plus propres à imposer, une stature de corps bien proportionnée, des membres pleins

E-mail address: walusinski@baillement.com.

<https://doi.org/10.1016/j.amp.2026.09.006>

Received 5 July 2026; Accepted 6 September 2026
0003-4487/© 20XX



Fig. 1. Marguerite Jubline telle qu'imaginée par Tony Robert-Fleury en 1876 pour son tableau « Pinel, médecin en chef de la Salpêtrière délivrant les aliénés de leurs chaînes » (Photo OW).

de force et de vigueur, et dans les moments orageux le ton de voix le plus foudroyant, la contenance la plus fière et la plus intrépide » [2].

Rappelons que Gladys Swain (1945–1993) a retrouvé des réflexions cliniques rédigées par Pussin, contant les désordres de l'esprit et leur évolution qui confirment l'acuité de sa pratique avant de rencontrer Pinel. Par exemple : « Un travail modéré et la distraction sont très favorables au rétablissement de ces malheureux. J'ai souvent remarqué qu'un fou à peine revenu à lui, quand je l'ai employé soit à balayer, soit à aider un garçon de service et ensuite à faire le service lui-même, j'ai remarqué, dis-je, que de mois à autre son état s'améliorait et qu'il était parfaitement guéri quelque temps après. Il y a peu d'exemples où ce moyen n'ait réussi ; aussi, autant que faire se peut, tous les gens de service sont-ils pris dans la classe des fous ; ils sont d'ailleurs plus propres à remplir ces pénibles fonctions parce qu'ils sont ordinairement plus doux, plus honnêtes et plus humains. Le travail me paraît aussi le seul moyen, sinon de guérison, au moins de soulagement pour ceux dont le principe de la folie est l'orgueil ou la religion, et qui ont été regardés jusqu'ici à peu près comme incurables. Je n'ai pu l'éprouver, crainte d'évasion, attendu qu'ils sont toujours très dangereux à la société. D'ailleurs ils ne cherchent que la solitude, les premiers par un mépris qu'ils ont généralement pour tout le monde ; les seconds se croyant la divinité ou ses envoyés, regardent tous les hommes au-dessous d'eux, et sont persuadés que le droit de vie et de mort sur tout ce qui existe sur la terre leur appartient en cette qualité [...]. Je dis donc que comme il n'y a presque plus d'espérance de guérison après un nombre d'années, le travail serait pour ces gens-là le plus grand service qu'on pourrait leur rendre ; car ils seraient presque tous en état de travailler, et ne demanderaient pas mieux, si on leur donnait un petit encouragement ; d'ailleurs leur travail servirait au moins à défrayer d'une partie de la dépense qu'on fait pour eux, et ils seraient moins malheureux » [3]. On voit donc que Pinel s'est manifestement inspiré des méthodes et pratiques mises en œuvre par Pussin [4].

René Semelaigne (1855–1934), l'arrière petit neveu de Pinel, écrit en 1912 : « Vivant au milieu des malades, les visitant à toute heure de

jour et de nuit, il avait trouvé, dans sa femme, une collaboratrice active, intelligente et dévouée » [5]. Pinel en témoigne ainsi « Mme Pussin, m'a paru réunir des qualités rares. Je l'ai vue avec étonnement, à Bicêtre, approcher des maniaques les plus furieux, les calmer par ses propos consolants, et leur faire accepter une nourriture qu'ils refusaient avec dureté de toute autre main. Un aliéné, réduit à un danger extrême par une abstinence opiniâtre, s'empare un jour contre elle, et, en repoussant les aliments qu'elle lui sert, lui prodigue les termes les plus outrageants. Cette femme habile se met un moment à l'unisson de ses propos délirants ; elle saute et danse devant l'aliéné, réplique par quelques saillies, parvient à le faire sourire, et, profitant de ce moment favorable pour le faire manger, elle lui conserve ainsi la vie. Combien de fois ne l'ai-je point vue arrêter, par une heureuse supercherie, des rixes dont les suites auraient pu être funestes ! » [6].

L'ancien chirurgien militaire Jean Colombier (1736–1789) [7], est l'auteur en 1772 du premier traité de médecine militaire qui bénéficiera de plusieurs éditions [8,9]. Il est nommé en 1776 Censeur royal, puis l'année suivante, Jacques Necker (1732–1804), directeur général du Trésor, en charge de la réforme du système hospitalier, le désigne Inspecteur général des Hôpitaux, Prisons et Dépôts de mendicité du Royaume. Il concourt, par exemple, à l'agrandissement de l'Hôtel-Dieu de Paris [10]. Pour Semelaigne « le seul ouvrage de Colombier qui puisse nous intéresser a pour titre : *Instruction sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asiles qui leur sont destinés* » [11]. Dans cet ouvrage, Colombier élabore un projet novateur de prise en charge globale des aliénés, s'élevant en particulier contre les mesures brutales et aveugles de coercitions, tout en concevant un aménagement adapté des espaces d'enfermement, en lieu et place des maisons de force [12]. Le rôle de Colombier n'avait pas échappé à Joseph-Marie de Gérando (1772–1842), philanthrope précurseur de l'anthropologie, quand il écrit en 1839 [13] : Colombier « y traça pour la première fois les règles du traitement des aliénés ».

Le geste magnifié de Pinel et son œuvre médico-philosophique sont donc l'aboutissement d'une suite d'efforts accomplis grâce à la persévérance de quelques devanciers, médecins ou chirurgiens, tels Pierre Jean Georges Cabanis (1757–1808) [14], Jacques-René Tenon (1724–1816) [15,16], François-Alexandre de La Rochefoucault-Liancourt (1747–1827) [17] et Colombier. Dans son *Instruction*, ce dernier insiste sur les conseils à donner aux surveillants : « les liens qu'on est obligé de mettre en usage, exigent autant d'adresse que de prudence. Les coups doivent être proscrits et punis sévèrement ». C'est au cours de ses inspections hospitalières qu'il fait la connaissance de Pussin et observe sa pratique empirique d'apaisement des aliénés agités et violents qu'il a à garder à l'emploi Saint-Prix, usant de méthodes douces, notamment en limitant les entraves aux mouvements. Quand Colombier rédige les lignes suivantes dans son *Instruction*, il pense manifestement à Pussin : « leurs fonctions [celles des surveillants] exigent en même temps une grande force de corps, de l'humanité, de la présence d'esprit et de l'adresse, qualités difficiles à réunir et encore plus à conserver longtemps dans un emploi aussi essentiel ». Une relation durable et intime s'installe entre ces deux hommes. Pour preuve, Colombier est le témoin de Pussin lors de son mariage.

Pussin avait été nommé gouverneur du Septième emploi, nommé Saint-Prix, le 3 octobre 1785. C'est à cette époque qu'il fréquente une famille originaire du Jura comme il l'est lui-même, les Jubline, « monnayeurs ajusteurs » de la Monnaie royale, c'est-à-dire les artisans fabriquant et ajustant les outils nécessaires à la frappe des pièces de monnaie en assurant une fabrication monétaire conforme et contrôlée, au nom du Roi [18]. Pussin épouse leur fille aînée, Marguerite, âgée alors de 32 ans, le 30 mai 1786 à l'église Saint-Barthélemy de l'Île Saint-Louis à Paris, église qui sera démolie après la Révolution [19]. Abandonnant le ciselage de pièces mécaniques, Marguerite Jubline trouve à l'hospice de Bicêtre une vie nouvelle, un emploi tout différent, seconder un surveillant d'aliénés. Sa première tâche est d'améliorer leur alimentation en organisant un potager, cultivé par certains d'entre eux. Joseph Joubert

(1754–1824) témoigne dans ses carnets de la disette observée néanmoins pendant la Révolution : « *c'est au milieu de vous que les indigents de Bicêtre viennent offrir le tableau déchirant de la situation cruelle où ils sont réduits par la disette de pain qu'ils éprouvent depuis plus de trois mois et demi et dont un grand nombre d'entre eux a déjà été les déplorables victimes. Quelles expressions capables de décrire les divers effets qui produisent sur ces infortunés des crispation douloureuses du marasme, les uns étant que des spectre vivants, promenant ça et là, leur pas chancelants et finissant par tomber dans une défaillance avant-coureur de la mort, dont elle est bientôt suivie, les autres, et notamment les malheureux en démence, après avoir dévoré leur faible, ration de vivre, non plus d'autres ressources pour alimenter leur triste existence le reste du jour que de disputer aux animaux, leur pâture la plus dégoûtante* » [20].

Au sein de son *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, Pinel propose plusieurs recensions de la pratique de Marguerite Jubline auprès des aliénés de Bicêtre, alors qu'après son arrivée à La Salpêtrière, Pinel n'évoque plus le rôle de la femme de Pussin :

« Trois aliénés, qui se croyaient autant de souverains, et qui prenaient chacun le titre de Louis XVI, se disputent un jour les droits à la royauté, et les font valoir avec des formes un peu trop énergiques. La surveillante s'approche de l'un d'eux, et le tirant un peu à l'écart : Pourquoi, lui dit-elle, entrez-vous en dispute avec ces gens-là, qui sont visiblement fous ? Ne sait-on pas que vous seul devez être reconnu pour Louis XVI ?

Ce dernier, flatté de cet hommage, se retire aussitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse. Le même artifice réussit avec un second ; et c'est ainsi que dans un instant il ne resta plus aucune trace de dispute. Une circonstance bien plus orageuse me fit connaître un jour, dans toute son étendue, cette heureuse fécondité de moyens dans l'art de maîtriser les aliénés. Un jeune homme, calme depuis plusieurs mois, et libre dans l'intérieur de l'hospice, est tout à coup saisi de son accès ; il se glisse dans la cuisine, s'empare d'un couperet propre à hacher les herbes, et ne fait qu'entrer dans une plus grande fureur par les efforts du cuisinier et des gens de service pour le désarmer. Il saute sur la table pour se mettre en défense, et menace de couper la tête au premier qui osera s'avancer. La surveillante, sans s'effrayer, prend une tournure adroite ; elle improuve hautement l'attaque dirigée contre l'aliéné.

Pourquoi empêcher, dit-elle, cet homme fort et robuste de travailler avec moi.

Elle lui parle avec douceur, l'engage à s'approcher d'elle avec l'instrument qu'il a saisi, elle lui montre la manière dont il doit s'en servir pour hacher les herbes, elle feint de se féliciter d'avoir un aide pareil. L'aliéné, trompé par cette innocente ruse, ne s'occupe que de son travail, et à un signal donné il est investi par les gens de service, qui l'enlèvent sans danger, et l'emportent dans sa loge pendant que l'instrument reste entre les mains de la surveillante. On pourrait défier l'homme le plus habile et le plus versé dans la connaissance des maniaques, de saisir avec plus de finesse et de promptitude le parti le plus sûr à prendre dans une conjoncture alarmante. »

Marguerite Jubline suit son époux quand il est appelé par Pinel pour le seconder, après son départ pour La Salpêtrière mais aucune archive disponible à ce jour n'évoque alors son rôle et son éventuelle activité.

Marguerite Jubline appartient à cette catégorie de personnages que l'histoire a longtemps laissés dans la pénombre, non parce qu'ils sont insignifiants, mais parce que leur action s'exerce dans l'ombre d'institutions et de noms célèbres qu'ils ont secondés avec une grande discrétion bien que de façon déterminante. À Bicêtre, en cette fin du XVIII^e siècle, Marguerite Jubline est non seulement l'épouse de Jean-Baptiste Pussin, sa compagne de vie, elle demeure surtout une collabo-

ratrice attentive, présente dans le quotidien rude et dangereux d'un hospice où s'entassaient des aliénés sans négliger les pauvres et les exclus. Son nom mérite d'être associé à celui de Pinel et Pussin dans la lente humanisation du traitement des aliénés. Souvenons-nous d'elle en pionnière des infirmières psychiatriques.

Éthique

Ce travail n'a pas nécessité l'approbation d'un comité d'examen institutionnel et a été préparé conformément aux directives éthiques de la revue.

Financement

Cette étude n'a reçu aucun financement spécifique d'une agence publique, commerciale ou à but non lucratif.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Remerciements

Je remercie mes amis Jacques Poirier, Hubert Déchy et Jean-Pierre Luauté pour leurs relectures attentives et leurs suggestions.

Références

- [1] Swain G. Les chaînes qu'on enlève. In: Swain G, editor. Le sujet de la folie. Paris: Rhadamante-Privat; 1977.
- [2] Pinel P. Recherches et observations sur le traitement moral des aliénés. *Mem Soc Med Emulation* VII 1799;2:215–55.
- [3] Pussin JB. Observations faites par le Citoyen Pussin sur les fous (250–253), reproduit dans Weiner, D. Philippe-Pinel et l'abolition des chaînes : un document retrouvé de 1797. *Inform Psychiatr* 1980;56(2):245–53.
- [4] Weiner D. The apprenticeship of Philippe Pinel: a new document, 'Observations of Citizen Pussin on the Insane'. *Am J Psychiatry* 1979;36(9):1128–34.
- [5] Semelaigne R. Pussin Jean-Baptiste. In: Semelaigne R, editor. *Aliénistes et Philanthropes, les Pinel et les Tuke*. Paris: G. Steinheil; 1912.
- [6] Pinel P. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*. Paris: Chez A/Brosson; 1809.
- [7] Walusinski O. Jean Colombier (1736–1789), l'inspirateur de Philippe Pinel. *Ann Med Psychol* 2021;179(2):192–5.
- [8] Colombier J. Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou hygiène [sic] militaire. Paris: Chez Lacombe; 1775.
- [9] Colombier J. *Médecine militaire ou Traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix et de guerre*. Paris: Imprimerie de Cailleau; 1779.
- [10] Boulliot JB. *Biographie ardennaise ou Histoire des Ardennais qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs vertus et leurs erreurs*. Paris: Ledoyen; 1830.
- [11] Semelaigne R. Les pionniers de la psychiatrie française avant et après Pinel. Paris: J.B. Baillière; 1930.
- [12] Paultre C. De la répression de la mendicité et du vagabondage en France sous l'Ancien Régime. Thèse de droit de l'Université de Paris. Paris: L. Larose & L. Tenin; 1906.
- [13] de Gérando J-M. De la bienfaisance publique. Bruxelles: Hauman; 1839.
- [14] Cabanis PJG. *Observations sur les hôpitaux*. Paris: Imprimerie nationale; 1790.
- [15] Tenon JR. *Mémoires sur les Hôpitaux de Paris*. Paris: Royez; 1788.
- [16] Carrette P. Tenon et l'assistance aux aliénés à la fin du XVIII^e siècle. *Ann Med Psychol* 1925;83(2):365–86.
- [17] de La Rochefoucault-Liancourt FA. Premier rapport du comité de mendicité. Exposé des principes généraux qui ont dirigé ce travail. Paris: Imp. nationale; 1790.
- [18] Abot de Bazinghen F. *Traité des monnoies et de la juridiction de la Cour des monnoies en forme de dictionnaire*. Paris: Chez Guillyn; 1764.
- [19] Lazare F, Lazare L. *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*. Paris: Félix Lazare; 1844.
- [20] Joubert J. *Carnets*. Paris: Gallimard; 1938.